

une barricade de neige, tiraient sur la rue Srétenka. Oubliant qu'il n'avait pas d'armes, qu'il était étranger aux révolutionnaires, voyant seulement le drapeau rouge, l'étendard du combat devant lui, il se jeta en avant. Soudain, la compagnie, comme sur un ordre, cessa de tirer. Micha vit une masse compacte de gens qui couraient. Étonné, apeuré, ne comprenant pas cette fuite, il les regardait. Une pensée terrible le traversa : « Seigneur, ils se replient... » Et ne pouvant comprendre pourquoi ils reculaient, ne sachant pas lui-même ce qu'il allait faire, sachant une seule chose – que les troupes allaient prendre la barricade, il s'écria d'une voix sonore : « En avant ! Pour la terre et la liberté ! » Et, sans cesser de crier, il courut à la rencontre de la bande. Sans se retourner, sans savoir s'il y avait au moins un homme pour le suivre, d'un bond il fut sur la barricade. Quelques coups de feu éclatèrent en provenance de la rue Srétenka. L'un des fuyards se retourna. Sur la barricade criblée de balles, il vit, gisant à la renverse, tête nue, les bras pendants, un jeune étudiant au visage écarlate. La tête était légèrement soulevée et les yeux bleus ouverts fixaient le ciel avec une ombre d'étonnement... L'insurgé, sans même chercher à savoir qui était cet étranger tué sur la barricade, tourna rapidement à l'angle de la rue et rejoignit sa compagnie.

II

I.

L'insurrection de Moscou était écrasée. Le conseil des délégués ouvriers avait été arrêté. Les mutineries militaires avaient été noyées dans le sang. Le gouvernement avait vaincu. Mais la foi en la révolution était encore si forte, la méfiance envers le gouvernement si profonde, le pressentiment d'évènements futurs si aigu, que ni les membres du parti, ni les ministres, ni les révolutionnaires, ni les ouvriers, ni les soldats, pas un de ceux qui avaient pris part à la lutte terrible et impitoyable, ne doutaient que demain ne déferlât la fameuse neuvième vague – l'insurrection armée générale de tous les peuples de Russie. La mort de Plehve, le dimanche rouge, l'explosion du 4 février, la mutinerie du cuirassé *Potemkine*, la grève d'octobre et les barricades de Moscou, tout cela semblait être l'aube majestueuse, le prélude solennel de la victoire qui devait inéluctablement arriver. Le gouvernement élaborait en secret des « mesures », concentrait des troupes, achetait des mouchards, remplissait les prisons et dressait des potences. De leur côté, les révolutionnaires imprimaient ouvertement des brochures, préparaient des bombes, distribuaient des armes, « organisaient » une armée paysanne et réclamaient la Constituante. Et personne ne remarquait que la révolution était déjà écrasée.

Dès l'automne, le Comité avait rédigé et imprimé un appel et envoyé des agents dans toute la Russie. Ces agents – des révolutionnaires méritants – expliquaient dans des réunions l'importance d'un congrès général du parti, qui serait appelé à décider du sort de la révolution, et ils invitaient les camarades à élire des délégués. Dans le parti, rassemblé autour du Comité et lié par des liens sanglants, on ne trouvait pas cette unité intérieure qui donne sa force à une société secrète. Trois tendances luttaient entre elles, et cette lutte provoquait des discussions enragées. Ceux qui avaient étudié la question agraire et ouvrière, ainsi que les rapports économiques de la Russie, exigeaient la socialisation de la terre. D'autres, s'appuyant sur les mêmes ouvrages savants, exigeaient la socialisation des usines et des fabriques. Il y en avait, enfin, qui n'exigeaient ni l'un ni l'autre et se contentaient du rachat obligatoire des terres. Et ces dissensions paraissaient d'une importance décisive aux « modérés », à ceux de « droite » comme à ceux de « gauche », au Comité, au parti, à Arsène Ivanovitch, au docteur Berg, à Véra Andréievna. Ils ne voyaient pas que la révolution était vaincue, et que ce n'était pas à eux que le pouvoir devait échoir. Ils ne voyaient pas que même s'ils avaient été au pouvoir, l'organisation de la Russie aurait dépendu non seulement de leur volonté consciente mais encore de mille raisons inconnues, imprévues et inévitables. Ils croyaient sincèrement que leurs discussions de parti sur la manière de partager la terre et de disposer du destin de la Russie multiplieraient les forces, accéléreraient la marche de la révolution et détermineraient l'avenir d'un pays de cent millions d'habitants. Et ce congrès que convoquait le parti, au prix d'incalculables dépenses, dangers et efforts, devait, parmi d'autres affaires « d'État », résoudre la question agraire nationale.

C'était comme si des hommes, sur un bateau en pleine tempête, lâchaient le gouvernail, carguaient les voiles, éteignaient les feux et, oubliant la situation dangereuse de leur frêle vaisseau, se mettaient à débattre avec fougue du port vers lequel se diriger quand le vent s'apaisera et que les vagues se calmeront. Mais aucun des camarades ne comprenait la stérilité de ces absurdes discordes, et tous attendaient avec espoir et impatience cet événement historique – le congrès général du parti.

Le congrès était convoqué « clandestinement » dans un hôtel du parti, dans un des lieux de villégiature des environs de Pétersbourg. Le « bureau » était niché dans une pièce retirée, sale, tapissée de papier rose, qui gardait dans les coins une odeur de remugle. Dans ce « bureau », Zalkind et ses deux assesseurs, des jeunes gens aux visages sévères, contrôlaient attentivement les « mandats » – les pouvoirs des camarades qui arrivaient. C'est là qu'on établissait également les itinéraires et les instructions « pour rentrer inaperçu dans sa patrie ». Dans la cour, dans la forêt, malgré le froid, toute une garde, une compagnie armée de mausers, guettait la police nuit et jour.

Quand André Bolotov harassé, transi, vêtu de la même pelisse déchirée dans laquelle il s'était battu à Moscou, entra dans le vestibule froid, il s'arrêta involontairement et, de surprise, ferma les yeux. Quatre misérables lampes à pétrole pendues au plafond enfumé éclairaient en vacillant une grande pièce pleine de gens. Il y avait une suspension de séance. Des dizaines de voix simultanées emplissaient l'air confiné d'un pesant et épais bourdonnement polyglotte. À gauche, dans un coin, un monsieur phtisique, chauve, la barbiche frisée, discutait chaudement avec le docteur Berg. Bolotov reconnu en lui le propagandiste bien connu du parti : Guénnadi

Guénnadiévitch. À droite, devant le piano enrôlé, au couvercle brisé, un très jeune camarade frappait avec fougue les touches usées, en rejetant sa tête blonde en arrière et en levant très haut les doigts. Un chœur dissonnant hurlait sans ensemble :

Nous chargerons nous-mêmes nos cartouches
Et fixerons les baïonnettes aux fusils¹...

Bolotov remarqua une jeune fille pâle, mince, avec une tresse noire. Les yeux sombres, enthousiastes, fixés droit devant elle, elle ne chantait pas, mais criait à pleine poitrine des paroles désuètes qui conservaient pour elle leur force vive :

Nous tracerons hardiment notre route
Vers le royaume de la liberté!

Le pianiste blond plaqua énergiquement un dernier accord, puis se leva bruyamment de sa chaise. Une sonnette tinta longuement dans la pièce voisine : la séance reprenait.

Aussitôt quelques dizaines d'hommes, délégués par quelques centaines de révolutionnaires comme eux, s'attachèrent à résoudre des questions qui leur échappaient et qui étaient sûrement insolubles. Ils oublièrent que le sacrifice, le don de sa vie, le dévouement à la révolution ne donnent pas encore le droit de diriger les destinées de la Russie, de même que ne le donnent pas davantage les mitrailleuses, les prières et la fidélité à l'autocratie. Ils oublièrent que leurs résolutions, privées

1. Extrait d'un chant révolutionnaire russe («*Camarades, marchons hardiment...*», 1897).

de l'appui du peuple, resteraient inévitablement lettre morte, comme les résolutions des ministres restent sur le papier sans l'appui des baïonnettes. Mais surtout, ils oubliaient qu'ils n'étaient pas les maîtres de la révolution, mais ses serviteurs soumis et faibles. Cependant, accourus de centaines, de milliers de kilomètres, ils étaient naïvement convaincus que de la majorité des voix données au congrès du parti, de la défaite de la «gauche» ou de la victoire de la «droite» dépendrait le sort de la Russie, et que le cours majestueux de la révolution pourrait s'en trouver ralenti ou asséché. Et aucun d'eux ne se rendait compte qu'en cela ils étaient aussi impuissants que le sont des paroles pour changer la vie.

La question de l'insurrection était à l'ordre du jour. Bien que chacun pût voir que cette question était oiseuse et qu'il n'était donné ni au congrès, ni au parti, ni au Comité de provoquer la révolution populaire – et encore moins de lui fixer une date –, et bien que chacun, dans son «travail» de fourmi, ait pu se rendre compte que le peuple ne voulait pas ou n'osait pas se révolter, ils ne s'en mirent pas moins à discuter avec chaleur et, aussitôt, deux camps se formèrent. Et les camarades croyaient sincèrement qu'en argumentant, en s'agitant, en gesticulant et en votant, ils étaient d'une inestimable utilité pour le parti et pour la Russie.

Le premier à prendre la parole fut Guénnadi Guénnadiévitch. Se dressant de toute sa petite taille, et devenant d'un coup plus svelte et plus grand, il commença son discours du ton ferme d'un homme qui connaît la valeur de ses paroles mûrement pesées :

— Camarades, nous sommes ici réunis avec les pleins pouvoirs, appelés à résoudre une question d'une importance capitale. Nous sommes obligés de nous demander quel sort serait réservé à la révolte armée

si pareille révolte, bien sûr, se produisait. Je pense que nous avons à la fois des chances de succès et des raisons de pessimisme... Examinons la situation concrète de la bataille prête à éclater. La machine gouvernementale est complètement disloquée, la bourgeoisie, pour une part, n'est pas encore organisée, et pour l'autre est déjà désorganisée, le mécontentement règne dans de larges couches de la population. Dans la paysannerie réduite à la misère, c'est le désespoir et la famine. D'un côté, on a de faibles forces de résistance, de l'autre on est prêt à agir avec la plus grande détermination, et la force offensive est immense...

Guénnadi Guénnadiévitch fit une pause et, en scandant chaque mot, reprit d'une voix chargée d'émotion :

— Camarades, on ne peut cependant négliger le côté négatif des choses. L'organisation du mouvement est la condition principale de la pleine réussite des tâches qu'il s'est données. La paysannerie attend l'explosion agraire, et nous, la minorité consciente, nous avons le droit, nous sommes obligés, nous sommes en mesure d'appliquer notre travail créateur au terrain préparé par le mouvement spontané. Nous sommes obligés de nous attacher sans tarder à la préparation pratique, à l'organisation de la révolte armée de tout le peuple. Et c'est en cela, précisément en cela, qu'est la tâche essentielle du moment, et de la plus haute importance...

Un délégué de la Volga, jeune homme d'une vingtaine d'années, séminariste aux joues rouges et au visage rond, qui se trouvait à côté de Bolotov, applaudit frénétiquement ces dernières paroles.

— Bravo ! Parfaitement ! Tout de suite !

Guénnadi Guénnadiévitch toussota et, encouragé par les applaudissements, déjà sûr du brillant succès dont il était coutumier, clama en agitant les bras :

— Notre premier but pratique est l'assimilation de connaissances militaires spéciales par le plus grand nombre de nos camarades... Notre deuxième but pratique est la formation de cadres militaires locaux. La tâche de ces cadres, à leur tour, est la suivante : premièrement, ils devront apprendre...

Guénnadi Guénnadiévitch parlait avec conviction et tout ce qu'il disait était apprécié des participants du congrès. Bolotov croyait que Guénnadi Guénnadiévitch lui-même, Vera Andréievna, le docteur Berg, le séminariste aux joues rouges et tous ceux qui écoutaient ce grave discours sur l'insurrection étaient prêts, à tout moment, les armes à la main, à défendre les barricades et à mourir en les défendant. Et cependant il trouva ce discours ennuyeux. Cela lui rappelait les paroles d'un *Hochkriegsrath* autrichien et les savants raisonnements de Phull : « *Die erste Kolonne marschier!*... » Est-ce que Moscou a été écrasé parce que nous ne savions pas combattre ? Est-ce qu'on nous a vaincus parce que je ne suis pas militaire ? Pronka a-t-il été tué parce qu'il ignorait la tactique et la stratégie ? Faut-il enseigner à Constantin des sciences spéciales ? S'agit-il de fabriquer ici, dans cet hôtel, la meilleure recette de révolution populaire, de composer un guide de combat sur les barricades ? Nous étions quelques centaines à nous

1. « La première colonne avance... La deuxième colonne avance... » Allusion à deux personnages de généraux verbeux et incompetents décrits dans *Guerre et Paix* : celui qui dicte ainsi son plan en allemand est le *Hochkriegsrath* (haut conseiller militaire) autrichien Franz von Weyrother (1755-1806), que Tolstoï présente comme le « grand ordonnateur » de la bataille d'Austerlitz (I, III, 12). Karl Ludwig von Phull (1757-1826), baron et général prussien au service de la Russie, est quant à lui l'auteur d'un « chef-d'œuvre de tactique » qui est « un pur non-sens » (III, I, 10).

battre... Pourquoi Moscou tout entier ne s'est-il pas révolté? Est-ce parce qu'il n'y avait pas de «cadres»?

— ... Quatrièmement, ces cadres doivent prendre l'initiative de la révolte en choisissant en leur sein un état-major militaire révolutionnaire. Alors d'un côté...

«*Die zweite Kolonne marschert*», pensa amèrement Bolotov en se souriant à lui-même. Les épaules rentrées, il sortit dans le couloir poussiéreux et étroit, couvert d'un chemin de toile sur lequel allait et venait sans bruit Zalkind, membre du «bureau», un vieillard ridé au visage pustuleux, mais animé et joyeux.

— Eh bien! Qu'en dites-vous? Quel congrès!...

Bolotov, sans répondre, le regarda de haut en bas.

— Quoi? Qu'est-ce ça signifie? Est-ce que ce n'est pas bien? Et Guénnadi Guénnadiévitch? En voilà, un orateur : Danton!...

Zalkind entrebâilla la porte et y colla une oreille avide.

— Bravo! Bravo! Très bien! approuva-t-il en se tournant vers Bolotov.

Celui-ci, toujours voûté, d'un pas lourd, gagna la sortie. La neige mate avait des reflets d'argent. Les sapins laissaient pendre leurs branches chargées de neige. Près du perron, un camarade fatigué somnolait, et sur le ciel clair et froid, la Grande Ourse brillait avec indifférence.

2.

À ce congrès du parti, André Bolotov éprouvait le même trouble que celui d'un membre d'une famille très unie qui sait que ses frères se sont égarés par une nuit noire. Les barricades de Moscou l'avaient marqué comme au fer rouge, d'une trace profonde et indélébile. C'était comme si là-bas, dans l'école incendiée, au milieu des cadavres étendus sur la neige, il avait perdu une partie de son moi, de sa vie dédoublée. Le sentiment jaloux de propriétaire qui le possédait à l'étranger, l'exigence impérieuse d'un homme qui jouit du droit de décider, la prudence d'un maître parcimonieux, tout cela avait disparu sans retour. Maintenant c'était même étrange de se rappeler qu'il y avait eu une époque naïve où le parti, avec ses congrès, ses barricades, ses comités, ses exécutions et sa terreur, lui semblait un domaine florissant. C'était étrange de penser qu'il se considérait alors comme le membre le plus fidèle, le plus utile, le plus dévoué des innombrables affiliés du parti. Il lui était étrange de s'avouer qu'alors il jugeait, prenait des décisions et prononçait des arrêts. C'était étrange de croire qu'il économisait ses forces, comme un avare, au nom de la «cause», et ménageait soigneusement sa vie. Mais le plus étrange était ce qu'il voyait au congrès. Il voyait

que les délégués, jeunes et vieux, « militants » et « ouvriers de la masse », « modérés » et « radicaux », faisaient exactement ce que lui-même avait fait toute sa vie et qui lui paraissait à présent erroné et inutile. Il avait vu qu'ils prenaient des décisions, jugeaient et graciaient, et qu'au nom du parti, ils conservaient intactes leurs forces, tâchant, au nom du peuple, de diriger la révolution. Il ne pouvait reconnaître la valeur de leur travail. Comme si les fusils et les mitrailleuses, les bombes et le sang lui avaient recouvert les yeux d'un rideau de fumée.

Comme tous les autres, il n'avait pas compris que le gouvernement était victorieux. Comme tous les autres, il avait cru que l'embrasement de l'incendie panrusse serait pour demain et que sonnerait l'heure du dernier et glorieux combat. Mais, tout en partageant ces rêves roses, il ne se cachait pas l'affreuse vérité. Les barricades de Moscou lui avaient appris ce qu'il pressentait vaguement et que maintenant il n'avait pas seulement compris, mais sentait de toute son âme. Elles lui avaient appris ce que sont l'assassinat et la mort. Quand il était entré dans le parti, il avait réfléchi à la question de la violence. Un livre lui avait donné la réponse, et cette réponse, qui écartait tous les doutes, le satisfaisait comme elle satisfaisait Volodia, le docteur Berg, Arsène Ivanovitch et Vera Andréievna. Il ne cherchait pas à définir le terrorisme. Les journaux parlaient du terrorisme, les tracts y appelaient, le programme, adopté par le congrès du parti, le confirmait. En qualité de membre du parti et de révolutionnaire, il ne pouvait pas revenir sur une question depuis longtemps résolue, et sans doute ne s'en reconnaissait-il pas le droit. C'est pourquoi le sens du terrorisme, le sens caché et terrible de la violence autorisée par les hommes, lui échappait. Mais maintenant il avait pitié de lui-même,

pitié de ceux qui, ne comprenant pas ce qu'est l'assassinat, appellent au « combat sanglant ». Les barricades lui avaient encore appris qu'on ne peut pas diriger la révolution, que ceux qui pensent la diriger ne dirigent rien en réalité du tout et ne font qu'exécuter, docilement et timidement, les ordres péremptaires du peuple. À donner des ordres « conspirateurs », à voir le dévouement des camarades subordonnés, sûr qu'il était de leur empressement à mourir, il s'était peu à peu habitué à la pensée que c'était précisément lui, André Bolotov – et en sa personne le Comité, et tout le parti en la personne du Comité –, qui dirigeait la révolution panrusse. Il se croyait précisément le constructeur de l'avenir radieux, celui précisément dont le peuple insurgé écouterait la voix et qu'il suivrait sur la route tracée par lui. Et maintenant il était triste de s'être si profondément trompé.

Physiquement changé, amaigri, endurci, ayant abandonné faux-cols et veston, il avait aussi changé moralement. Tandis qu'au congrès solennel il écoutait les discours passionnés de Guénnadi Guénnadiévitch, les froids raisonnements du docteur Berg, les plaintes larmoyantes de Vera Andréievna, il savait déjà fermement, sans hésitation, que toutes ces palabres ne mèneraient à rien. Il savait déjà que les camarades allaient disputer soit de la juste organisation de la Russie, ce qui leur était inaccessible, soit de vétilles matérielles. Il avait compris que ces bruyants débats, ces discours et ces votes n'apporteraient pas d'épanouissement au parti et ne couronneraient pas la révolution de succès. Et il se rappelait Volodia, mais ses paroles, maintenant, ne lui semblaient pas dignes d'attention. Il avait vu que Volodia non plus ne comprenait pas la mort et n'en sentait pas la lourde et incommunicable responsabilité. Et si Arsène Ivanovitch, le docteur Berg et Vera

Andréievna s'en tenaient à des paroles belliqueuses, Volodia, qui méprisait les conversations «intellectuelles», ne reculait pas devant le sang. À ces pensées, et tout en s'attristant pour ses camarades, Bolotov éprouvait en même temps un sentiment joyeux, un sentiment de lumineuse paix intérieure, comme s'il avait enfin trouvé la clé d'un problème éternel et insoluble.

Bolotov couchait dans l'hôtel où se tenait le congrès. Il occupait une chambre minuscule, séparée de la chambre voisine par une simple cloison de bois. Sa chambre sentait l'huile à brûler et quelque chose d'âcre, de renfermé, impossible à définir. Sous la porte, depuis le couloir, passait un rayon jaune pâlot. De la pièce voisine parvenait une conversation peu animée que, malgré lui, Bolotov se mit à écouter. Une voix monocorde, insistante, ennuyée, disait en traînant :

— Oui, voilà... Les élections à la Douma approchent... Oui... qu'en penses-tu, Sanka, on pourra voter pour qui on veut?

— Diable!..., répondit d'un ton de colère ce Sanka invisible. On va élire de vieux gardiens d'immeubles...

— Hum... Des gardiens, tu crois?...

— Pourquoi pas?

Derrière la cloison, un lit grinça. Quelqu'un soupira et se remua sur le lit. Une minute après, la même voix lente martela de nouveau :

— Il s'agit... Oui... Et moi, je pense... que les paysans choisiront des hommes de gauche...

— De gauche?... Non mon ami... Des nèfles!...

— Et moi, je pense... quand même...

— Pourquoi tu penses ça?

— Comme ça...

— Comme ça... C'est sensé, excuse-moi... Eh bien, si la gauche passe, on dissoudra ta Douma.

— On la dissoudra?... Ça se peut... Vaut mieux qu'on la fusille... Plus c'est pire, mieux c'est... Oui...

De nouveau, quelqu'un soupira. «De quoi parlent-ils? se demanda Bolotov en ouvrant paresseusement les yeux. Qu'on la fusille... Plus c'est pire, mieux c'est... Quoi mieux? Mieux si l'on pend les députés? Alors, on pense que les paysans comprendront?... Les paysans comprendront... Mais moi, j'ai déjà compris... Oui... Ou bien un combattant ne fait pas une armée?...»

Deux camarades, dont les talons résonnèrent dans le couloir sonore, passèrent en conversant. Bolotov entendit dire à haute voix dans le silence de la nuit :

— Arsène Ivanovitch sait... Je te dis... Écoute-moi... Il dit : «l'insurrection...»

— Quand?

— Mais au printemps, bien sûr.

— Au printemps?

— Que pensais-tu?... Chez nous, mon cher, on n'attend que ça... Je vais te dire... Chez nous... Seigneur... Que le Comité l'ordonne, et...

— Mais, est-ce que le Comité sera d'accord?

— Arsène Ivanovitch le dit : on peut pas faire autrement... Mais écoute... chez nous...

«L'insurrection au printemps... Que le Comité l'ordonne... Ils attendent un papier du Comité!... – Bolotov, malgré lui, sourit. – Et si la révolte éclate?... “Les cadres militaro-révolutionnaires?”, “L'état-major”? “*Die erste Kolonne marschiert...*” Si l'insurrection éclate, si c'est la révolution nationale, alors on n'aura pas besoin de nous, probablement. Nous appelons à verser le sang... Et nous, nous... Et moi?»

La lumière du couloir s'éteignit. Bolotov se redressa un peu sur son lit dur, repoussa la couverture sale et scruta longuement l'obscurité avec des yeux inquiets.

Soudain, les pensées audacieuses qui mûrissaient en lui, qu'il pressentait, mais dont en secret il avait peur, se mirent à parler à son âme avec une force irrésistible. Il devenait clair qu'il n'était pas appelé à diriger le parti, qu'il n'avait pas le droit de ménager sa vie et que non seulement il était obligé de périr, mais qu'il n'avait ni le pouvoir ni la force de vivre. Il devenait clair que le sang répandu sur les barricades, le sang de Skédelski, de Pronka, de Roman Alexéievitch, de Sliozkine, de l'officier de dragons, le sang de ces soldats anonymes que Vania avait fait sauter avec sa bombe vengeresse exigeait un sacrifice qui ne fût pas parcimonieux et circonspect, mais enthousiaste et serein. Il devint clair qu'étant responsable devant le Comité, le parti, la Russie, même, il était en droit de vivre, en droit d'attendre une insurrection inéluctable, en droit de « préparer la révolution », de mener la barque, de discuter, trancher, voter. Mais s'il y a un tribunal suprême, impartial, non pas le tribunal d'Arsène Ivanovitch, du docteur Berg, du congrès du parti, s'il y a une responsabilité implicite, spirituelle, alors lui, serviteur de la révolution, peut et doit se donner au peuple – donner sa vie immortelle. Et dès que cela fut devenu clair pour lui, Bolotov ressentit un enthousiasme fervent, comme si un fardeau trop lourd était tombé de ses épaules, comme s'il avait acquis une liberté salvatrice. « Ils peuvent attendre l'insurrection, ils peuvent espérer la dissolution de la Douma, moi je sais ce qu'il faut faire, pensa-t-il tout heureux. Je ne puis vivre et n'ai pas le droit de vivre. D'accord pour la terreur, l'assassinat, le crime, le sang. S'il y a une vérité sur terre, si dans la vie tout n'est pas déraison et mensonge, alors c'est dans ma mort, librement choisie, qu'il y a une ombre de justice et de vérité. »

Et s'étant retourné vers la mince cloison imprégnée d'une odeur de colle, il s'endormit d'un sommeil paisible et heureux.